

A l'âge de vingt-cinq ans, je m'apprête à recevoir le baptême lors de la vigile pascalle, dans la nuit du 16 au 17 avril 2022. J'ai grandi dans une famille qui n'avait pas la foi, et suis entrée dans l'âge adulte tout à fait ignorante du christianisme. J'ai connu un premier moment de conversion en 2016, auquel la lecture de Pascal a participé. Ce premier élan, peu approfondi, s'est rapidement éteint. C'est en 2018 que je me tourne de nouveau vers Dieu, et cette fois-ci, plus encore par l'entremise de Pascal, puisque je lui consacre un mémoire dans le cadre de mon master. Je lis alors les œuvres de Pascal, et m'en trouve touchée en bien des manières : je suis sensible à l'ordre, à la disposition des arguments, et surtout à la variété des approches. Je rapporterai ici les propos qui m'ont le plus marquée, mais c'est bien l'œuvre de Pascal dans son ensemble qui m'a ébranlée, et qui, pendant cette année d'étude, conformément au dessein de Pascal, ne m'a pas laissée en repos !

Ce qui m'a d'abord frappée à la lecture de Pascal – et qui, encore aujourd'hui, me persuade de la vérité du christianisme –, c'est que le christianisme rend raison de l'homme, qu'il explique mieux qu'aucune philosophie ou pensée humaine notre nature profonde. Dans Pascal, j'ai trouvé une description de la nature humaine plus juste que je n'en avais jamais lu ou conçu auparavant, et cette description de la nature humaine se trouvait tout à fait articulée à la théologie. Puisque que j'avais reconnu la justesse des développements de Pascal sur la nature de l'homme, j'étais bien disposée à en écouter les causes théologiques.

J'étais donc étonnée de reconnaître que le christianisme expliquait « nos contrariétés ». Avec Pascal, je commençais à penser que la véritable religion – à considérer que Dieu existe – devrait éclairer, et justifier notre condition. Avec Pascal, je pensais qu'« il faudrait que la véritable religion nous enseignât » notre état, et en donnât les causes.

En progressant dans ma lecture, j'ai découvert que c'était précisément le Christ, dans son Incarnation, qui rendait compte de notre nature. Pascal, pour expliquer notre nature, n'a pas recours aux Pères de l'Église mais bien au Christ : « L'Incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère par la grandeur du remède qu'il a fallu » (fr. 384 de l'éd. Sellier). J'ai découvert ce fragment alors que j'attendais mon train, et je me souviens avoir noté cette idée en hâte avant d'y monter : c'était là la plus forte et la plus belle que je n'y avais jamais trouvée.

Si cette connaissance de l'homme avait été élaborée péniblement à travers les siècles, par des hommes sages et éclairés ayant uni leurs intelligences, je l'aurais trouvée admirable, mais non pas surnaturelle. Mais que cette connaissance de l'homme soit déjà toute présente dans le sacrifice du Christ, que l'Incarnation rende compte de notre nature, une fois pour toute, et en plus de cela, nous offre les moyens de tenir une juste place, la seule qui soit, entre le désespoir et la présomption ! Cette pensée sublime a fait fléchir mon cœur. La vérité n'était pas dans des propos, dans des développements, mais dans la personne de Jésus-Christ et dans son Incarnation. Je dois ici remercier Pascal de ce qu'il m'a non seulement rendu le christianisme aimable, mais aussi et surtout, Jésus-Christ, dont le Saint Nom est scandé tout au long de son œuvre.

Je dois aussi faire une place à l'opuscule *De l'Esprit géométrique*, qui, s'il n'a pas pour objet principal la connaissance de Dieu, n'en est pas tout à fait détaché. J'avais alors très peu touché à l'épistémologie, et ne concevais sans doute pas qu'on pût faire des distinctions entre différents types de vérités scientifiques, comme pour les mathématiques et la physique. Quel rapport y-a-t-il avec la foi ? Pour la païenne que j'étais, la vérité s'assimilait toute entière – sans nuance aucune et sans distinction selon les disciplines – aux « sciences dures ». La lecture de Pascal a bien entendu mis à mal

cette conception, et m'a donné à réfléchir sur les statuts des différentes vérités : les démonstrations les plus parfaites – s'il est parfaitement raisonnable de s'y fier – ne sont pas tout à fait fondées (on n'a jamais défini tous les termes ni toutes les propositions). Ces considérations ont sans doute contribué à me faire languir d'une vérité plus haute, et du vrai principe des choses. J'ai aussi appris qu'on ne pouvait recevoir la vérité, scientifique ou divine, qu'à condition d'y être bien disposé. C'était d'ailleurs un des objets de mon mémoire, qui portait sur la communication dans la correspondance réelle de Pascal. En matière scientifique comme dans les choses de la foi, on peut être hermétique à la vérité si l'on se laisse aller à nos préjugés : si l'on conserve un cœur dur devant Dieu ou si l'on ne s'astreint pas, dans le domaine des sciences, à un protocole rigoureux. Des sciences à la foi, la réflexion de Pascal est continue et offre une vision cohérente de l'homme. Puisque la Vérité est, il fallait rendre compte des obstacles qui en détournent l'homme, en leur propre cœur, et du seul moyen de les vaincre qu'est la grâce.

Je dirai aussi quelques mots au sujet de la *Lettre pour porter à chercher Dieu* (fr. 681), car c'est un des premiers textes que j'ai lus, en 2016, plusieurs années avant mon master et ma conversion. Je ne connaissais alors rien du christianisme, et étais plus de ceux qui s'en moquaient, ou ne le jugeaient pas digne qu'on s'y intéressât. J'ai alors vécu un premier moment de conversion, après avoir lu les *Confessions* de Saint Augustin, quelques fragments des *Pensées*, et les Évangiles. En relisant aujourd'hui la *Lettre pour porter à chercher Dieu*, je me suis arrêtée sur les mots suivants, au sujet de ceux qui combattent la religion chrétienne : « Mais j'espère montrer qu'il n'y a personne raisonnable qui puisse parler de la sorte, et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait ». Ce propos semblera péremptoire à certains, mais pour moi, il montre combien Pascal est persuadé de la vérité du christianisme. Plus tard, en 2018, j'admirais la foi de Pascal, dans une lettre à sa sœur Gilberte. Il y appelait les choses célestes « réelles » et « réalité », les choses terrestres n'étant que les figures des premières. J'avais devant mes yeux une conception du monde tout à fait différente de la mienne, comme inversée, et j'étais enthousiaste à l'idée que la foi pouvait opérer un tel bouleversement. À la lecture de Saint Augustin, j'avais été touchée par son amour de Dieu. En lisant Pascal, j'ai découvert un homme tout à fait persuadé des vérités qu'il expose. Dans les deux cas, la ferveur de l'auteur est manifeste, et ne peut qu'étonner un incroyant.

À la fin de mon année de master, je n'étais pas convertie, mais je commençais à me tourner vers Dieu, je le désirais, je considérais qu'il n'y aurait jamais rien au monde de plus juste et de plus sublime que le Christ. À côté des raisons de croire que m'avait données Pascal, j'éprouvais un grand désir de croire. À quelques jours de mon baptême, alors que je parcours de nouveau les *Pensées*, je me trouve toujours aussi persuadée des arguments de Pascal et je retrouve l'enthousiasme de sa découverte. Puisque mon choix est désormais arrêté – je ne repousserai pas plus longtemps les grâces de Dieu – je regarde avec une certaine tendresse la conclusion du fragment 717 :

« Il est indubitable qu'après cela on ne doit pas refuser, en considérant ce que c'est que la vie et que cette religion, de suivre l'inclination de la suivre, si elle nous vient dans le cœur. Et il est certain qu'il n'y a nul lieu de se moquer de ceux qui la suivent. »

Gloire à Dieu, et merci à Blaise Pascal !

MARIE-AGNES

(Transmis le dimanche des Rameaux 10 avril 2022)